

# Le Galetin

- BLEU -

n°29 - 1<sup>er</sup> avril 2020

1958

FRANCE

DOCUMENT

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

RÉALISATRICE  
Agnès Varda



# n°29 – Ô saisons, ô châteaux...

## Sommaire

<b>MICHEL LALET</b>	
Ô SAISONS...	3
<b>DANIÈLE PERRAULT</b>	
LE TEMPS EST VENU	6
<b>RUBEN RAFAËL CABALE</b>	
COMME UNE DENT GÂTÉE, LA VIE	9
<b>MICHEL LE DROGO</b>	
MASSACRE LITTÉRAL	12
<b>ROGER WALLET</b>	
LA VALISE DE CAPA	18
<b>NADINE FOUCHET</b>	
LA ROSE BLEUE	21
<b>SYLVIE VAN PRAËT</b>	
QUELLE ÂME EST SANS DÉFAUTS?	27
<b>BERNARD BOUCHOT</b>	
ONZE LETTRES ET PUIS S'EN VA	30
<b>ISABEL ASUNSOLO</b>	
JE NE VEUX PLUS CLIQUER!	35

## LE COQ ET LE CAMPANISTE



À la mémoire du coq de Notre-Dame de Paris, surmontant la flèche de Viollet-le-Duc, dont on crut durant plusieurs heures qu'il s'était envolé après que celle-ci se fût effondrée dans les flammes.

Un hommage auquel singulièrement Rimbaud ne demeurera étranger qu'à demi, tandis qu'un certain virus y tiendra une place qu'il n'aurait jamais dû avoir.

**C**ORENTIN MALTERRE PASSA LA CORDE QUI LUI CEIGNAIT LE VENTRE dans le crochet de métal rouillé qui devait, comme tous ceux qui se succédaient de mètre en mètre, remonter au mieux à la dernière réfection de l'église et plus probablement de l'érection de son clocher, flèche vertigineuse surmontée de ce coq hideux dont il avait reçu mission de le descendre jusqu'au sol où il serait réparé, soigné, chouchouté et recouvert de dorures avant d'être réinstallé un peu plus tard sur son stupide perchoir, à deux pas des nuages. **R**omane à l'allure d'un antique crapaud, l'église du XII<sup>e</sup> siècle avait été restaurée au XV<sup>e</sup> d'une touche de gothique chichiteux et d'improbables architectes de châteaux avaient érigé cette flèche chantournée et incongrue qu'un peu plus tard, ceux du XIX<sup>e</sup> avaient coiffé du volatile arrogant. **N**avrante concession à un esprit faussement arverne et à un Vercingétorix imaginaire qu'avait ressuscité une République en quête de symboles, ce coq avait tout de l'escroquerie, songeait Corentin. **V**ilain objet et symbolisme frelaté, ces sortes d'oiseaux, fussent-ils ceux des hordes pacifistes ou des légions conquérantes, ne lui plaisaient guère. **R**uine de l'esprit (ou était-ce *ruine de l'âme*, il ne savait plus!) pensait-il en remâchant la phrase de Victor Hugo (à moins qu'elle ne fût de Rabelais, il ne s'en souvenait pas davantage!) que ce mélange de sacré et de païen que les benêts laïcards aussi bien que les dévots ahuris semblaient trouver naturel. **S**avaient-ils, ces ineptes imbéciles, que pour se venger d'eux Corentin serait saisi dans quelques minutes d'une envie furieuse de laisser échapper la bestiole de métal, afin qu'elle aille se fracasser sur le parvis cinquante mètres plus bas?

**C**ombien cette idée simple le tentait et ô combien le réjouissait-elle par avance! **R**oublard, il leur dirait par la suite que le coq lui avait échappé, parce qu'un coup de vent, parce qu'un déséquilibre, parce qu'un geste malencontreux... et somme toute, oui, affirmerait-il encore, parce qu'à cet

instant-là "c'était lui ou moi!" Naturellement, s'il y pensait posément, il savait qu'il ne ferait jamais un tel geste. **Vis-à-vis** des habitants de cette ville, tout comme vis-à-vis de lui-même, cette attitude serait si inacceptable et si désastreuse que, même dans son esprit échauffé, la blague fit long feu... **Rustaud** peut-être, le Malterre des beffrois, mais pas idiot au point de saloper son travail et surtout foncièrement incapable depuis les tout débuts de sa vie de fier alpiniste de clocher de faire mal ce qu'il était capable de faire bien!

**Corps** tendu vers le sommet de la flèche interminable, Corentin bandait ses muscles et dans un ultime effort se hissa enfin au pied du volatile de métal. **On a** longtemps cru que les couvertures d'ardoise dont sont recouverts ces clochers vertigineux sont impossibles à escalader. **Viroles**, anneaux, mousquetons et crochets en hérissent cependant la surface et c'est un véritable bonheur pour les gens du métier que d'escalader ces falaises abruptes où les points d'appui en vérité ne manquent pas. **Usant** de tout son savoir-faire de voltigeur, Corentin se dressa bientôt sur l'étroite margelle sur laquelle reposait l'emblématique emplumé.

Combien de temps notre vaillant campaniste ne demeura-t-il pas là-haut, entre ciel et terre, bataillant contre les écrous bloqués, contre des vis qui cassaient, contre les boulons réfractaires et, songeait-il, contre la ténacité rétive de l'animal? **Rouille**, usure du temps, défauts d'accroche pour ses outils, le coq se défendait bec et ergots, comme s'il disposait des effets d'une longue et perfide étude lui ayant appris à s'opposer aux efforts des hommes... **N'avait-il** que l'arme de sa passivité, ce coq ridicule qui avait l'audace de lui résister ou était-ce autre chose? **Virtuosité** vaine de l'artisan contre entêtement froid du métal: il voyait cette situation comme la marque du dédain raffiné de cette sale bestiole et, probablement, comme celle de sa suprême malignité. **Usuellement** les objets, fussent-ils des symboles républicains, n'ont pas cette passivité hargneuse dont le coq faisait preuve!

**Colère**, cris et bientôt insultes au ciel se firent entendre tandis que Corentin, soufflé par le puissant vent d'Ouest qui sévit ici en toutes saisons, commençait à vaciller sur ses pauvres jambes, voyant bien que l'oiseau de malheur déployait contre lui une manière de charme maléfique rendant sa tâche impossible! **Rongeant** son frein, il s'arc-bouta contre le flanc de l'animal, se disant que s'il ne parvenait pas à le déboulonner de ses bases d'une manière orthodoxe, il l'en arracherait par la force brute et par la violence. **Avant** même d'avoir pu émettre un ahan d'autorité, il sentit qu'il perdait pied car au lieu de lui résister comme il le pensait, l'animal s'effondra sous la première poussée de son épaule en une poussière de rouille et de fragments à travers laquelle il passa sans pouvoir se retenir à rien. **Ironie** cruelle et déroute prodigieuse de l'idée qu'il se faisait de son professionnalisme, la corde qu'il avait nouée à la patte du maudit piaf était mal fixée et se mit à filer et à se dévider sans que les freins de son baudrier puissent la bloquer ou à tout le moins la ralentir quelque peu. **Usant** d'un ultime artifice et tandis que le plumage arraché du coq tombait en tournoyant autour de lui, Corentin Malterre, à sa grande honte, se mit frénétiquement à battre des ailes dans un effort aussi dérisoire qu'inutile qui ne parvint pas à lui épargner le plus prompt trépas<sup>1</sup>.

1 - On aura noté que tous les noms communs du poème de Rimbaud ont trouvé leur place dans ce texte ridicule.<sup>2</sup> [Note du lexicographe responsable].

2 - Bien dit. Ridicule! [Note du Médecin Chef]

Ô saisons, ô châteaux,  
Quelle âme est sans défauts ?  
J'ai fait la magique étude  
Du Bonheur que nul n'élude.  
Ô vive lui, chaque fois  
Que chante le coq gaulois.  
Mais ! je n'aurais plus d'envie,  
Il s'est chargé de ma vie.  
Ce Charme ! il prit âme et corps,  
Et dispersa tous efforts.

Que comprendre à ma parole ?  
Il fait qu'elle fuie et vole !  
Ô saisons, ô châteaux !  
[Et, si le malheur m'entraîne,  
Sa disgrâce m'est certaine.  
Il faut que son dédain, las !  
Me livre au plus prompt trépas !  
– Ô Saisons, ô châteaux]



LE TEMPS EST VENU

“LE TEMPS EST VENU.”

La marquise douairière errait dans les salles du château, à la limite de la sénescence, ce qui ne l'empêchait pas de toujours user d'un langage précieux et suranné. Aucun des domestiques n'y faisait plus attention. Ils vaquaient à leurs occupations habituelles sans attendre d'ordre d'elle. Elle répétait inlassablement ces mots depuis quelques jours déjà.

“Le temps est venu, Jeanne.” “Eh oui! se dit Jeanne, la saison des tomates.”

Jeanne, la bonne, qui dressait la table, ne lui prêta aucune attention.

“Les Brucolaques sont de retour, mettez deux assiettes de plus, Jeanne!” Pourquoi pas! Jeanne sortit deux assiettes de porcelaine du buffet ancien et obtempéra mais, pendant le dîner, pas une âme nouvelle ne se présenta. Jeanne ne voyait personne de ce nom dans l'entourage de sa maîtresse.

“Le temps est venu, Gaëtan.”

Gaëtan, le jardinier, rit dans sa barbe et se dit: “Eh oui, la saison des lilas!”

“Les brucolaques sont de retour, Gaëtan, vous allez voir des traces dans le jardin. Dieu, faites qu'ils épargnent les plates-bandes.”

Gaëtan, le jardinier, se gratta la tête et persista à tailler ses lilas. Plus tard, il chercha dans son manuel de botanique quel prédateur de la végétation était affublé de ce nom barbare, mais sans succès.

“Les brucolaques sont de retour”, annonça l'ancêtre à ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants qui débarquèrent le jour de ses quatre-vingt-dix ans. Les aînés la regardèrent d'un air entendu, les jeunes d'un œil perplexe.

“C'est quoi, les brucolaques, Savinien?”

“Sais pas. Demande à Ambre, elle est bonne en classe.”

“Ambre, c'est quoi, les brucolaques?”

“Gwendal, fiche-moi la paix. Tu es toujours en train de poser des questions idiotes. Laisse-moi écrire mon poème.”

Le petit Gwendal se vit repoussé de tous les enfants présents. Il oublia la scène pour suivre Gaëtan qui, avec une patience à toute épreuve, lui expliquait son travail, quelles fleurs il avait plantées dans ce massif et pourquoi. Gwendal aimait les fleurs. Il n'y en avait pas dans leur appartement du XVI<sup>e</sup> à Paris, à part un énorme bouquet artificiel qui s'empoussiérait dans l'entrée et un autre aux nuances flamboyantes sur le tableau du séjour. Gwendal fourrait son nez dans tous les calices pour renifler leur odeur.

Les brucolaques sont de retour, pareils aux martinets ou aux cigognes, fut sa déduction. Il observait le ciel blanc de chaleur humide au-dessus des allées du parc pour voir si certains oiseaux y volaient qu'il n'aurait jamais aperçus jusqu'alors. Le château de la Géraudière lui offrait

tellement de mystères à élucider les uns après les autres qu'il n'osait poser une nouvelle question aux adultes, tant il les abreuvait de celles-ci à chaque visite à Mère-Grand et subissait leurs rebuffades.

Longtemps après, ayant fait fortune dans la fabrication de parfums, Gwendal de Saint-Bertin racheta aux autres héritiers le château de la Marquise. Il y passait deux mois d'été, levait les yeux au ciel pour examiner le vol des oiseaux, fouillait dans tous les meubles de toutes les salles, puis les malles dans les greniers et même les archives locales pour restituer l'histoire de l'antique demeure, à la recherche de tous les secrets qu'elle pouvait receler et en particulier celui des brucolaques qu'il n'avait jamais oubliés, toujours en quête de son enfance. Parfois, les jours de tempête, il entendait des bruits, tels des pas sous la toiture. Il souriait à l'idée de fantômes, une Dame Blanche de ses aïeules qui reviendrait se venger du mal subi. Les hommes d'autrefois montraient aux femmes tant de dédain et même de cruauté!

Puis un jour, dans un vieux grimoire de la bibliothèque du chef-lieu, il dénicha une légende qui voulait qu'un garde-chasse et son fils eussent été renvoyés du domaine pour vol par Gonzague de Saint-Bertin et du village de Chevancé par le curé, soucieux de s'attirer les faveurs des châtelains. Ils disparurent de la région, mais l'accident de chasse de Gonzague deux ans plus tard leur fut immédiatement attribué. Ils étaient revenus! Ah! voilà, les Brucolaque étaient revenus, curieux nom qui n'évoquait pas la région. Gwendal se mit à lire attentivement les registres et grimoires pour traquer ce nom bizarre, mais parmi tous les individus qui étaient rattachés au domaine de la Géraudière, aucun ne le portait.

Les années passèrent. Très occupé par sa femme, l'éducation de son fils, son entreprise, sa renommée, il dut abandonner ses recherches jusqu'au moment de sa retraite qu'il prit au château.

Les bruits s'intensifièrent de manière alarmante dans la bâtisse séculaire, au point que Gwendal se résolut à appeler un expert en parapsychologie. Son incrédulité était ébranlée. Il expliqua à l'homme qui se présenta la légende ressuscitée puis le laissa à toutes sortes de mesures et d'expériences. Il le logea dans une chambre de domestique jouxtant les greniers pour qu'il pût évaluer la gêne et l'inquiétude occasionnées.

Le diagnostic tomba deux jours plus tard: les brucolaques n'étaient en réalité que toute une famille de loirs qui faisait un raffût de tous les diables, sauf en hiver, bien sûr. Et Gwendal de demander en toute ingénuité, se remémorant le temps de son enfance, c'est quoi les brucolaques?

Des spectres, des fantômes! lui répondit l'expert sur un ton solennel.

Ce fut grâce à l'affirmation délirante de Mère-Grand que Gwendal devint l'auteur de deux ouvrages, une étude généalogique et historique, *Histoire du Château de la Géraudière et de la famille Le Noir de Saint-Bertin* et une fiction, *La saison des brucolaques*, où les éléments autobiographiques se mêlèrent au fantastique et dont le titre ne manqua pas d'intriguer éditeur, libraires et lecteurs.

Gwendal demeurait alors seul dans la gentilhomnière. Sa femme était décédée, son fils à l'étranger. Une cuisinière et une bonne passaient tous les jours et une entreprise paysagiste à intervalles réguliers pour maintenir le parc en état. Il s'était installé un bureau dans une petite pièce, y avait apporté une étagère sur laquelle il avait disposé ses nombreux classeurs de recherches, ses multiples ouvrages de référence et quelques exemplaires de ses œuvres personnelles.

Or, un jour, il tira un volume un peu brutalement du rayon en vue de le dédicacer et de l'offrir à un historien voisin. L'étagère mal fixée s'affaissa et le montant de celle-ci lui fracassa le crâne. À l'instant de sa chute fatale, il crut voir Mère-Grand, avec sa longue jupe noire, son chemisier blanc boutonné jusque sous le menton et son face-à-main, et l'entendre lui chuchoter: "Les brucolaques sont de retour". Avait-elle partie liée avec eux? Ou tout simplement son temps était-il venu?



COMME UNE DENT GÂTÉE, LA VIE



**C**ONVAINCU QU'IL ALLAIT CHANGER LA VIE, qui, dans sa jeunesse, ne l'était pas? **C**ombien la vie vous change, qui ne l'a pas mesuré, dans son âge mûr?

**N**aïf enfant choyé, dévorant les romans et les sucreries, je ne me connaissais alors que deux ennemis: l'ennui et le dentiste. **C**onvaincu de

ma bonne étoile, et assuré en cela que je ne mourrais jamais, ou si tard que cela revenait au même, je repoussais désespérément tout aveu de chacune des innombrables caries dues à ma consommation effrénée de sucreries. **N**ativité et Pâques, baptêmes, communions, mariages: c'était le temps – qu'on dit béni – des fêtes familiales et religieuses; le temps des ventrées de dragées et de caramels mous dézingueurs de plombages! **V**ilipendé, l'âge des caries trop longtemps dissimulées... **C**omprenez-vous qu'imaginer seulement la pointe de la "roulette" entrant en contact avec l'émail d'une de mes dents – fût-elle insupportablement douloureuse – déclenchait des sueurs froides qui trempaient mon linge de corps? **C**oncevez-vous également que chaque traitement était prolongé d'autant, et que le cauchemar étendait son ombre glacée sur plusieurs semaines? **N**aturellement, un interminable tunnel obscur et effrayant ne débouchant sur aucune lumière!

**R**oborative à cet égard, une interminable adolescence m'a permis, non d'en finir avec les phobies de mon enfance – on croit communément à cet âge radical – mais de mettre entre elles et moi la barrière fragile de l'oubli.

**C**omme à cet âge l'appétit vous poigne pour d'autres béatitudes, le souvenir des entrées et viandes enrichies de mayonnaise avec le croûton du pain, des pâtisseries croustillantes et croquantes, mais aussi des oeufs de Pâques en chocolat enrubannés de crises de foie, des carambars et Mistral – gagnant ou pas – s'évanouit.

**R**ustiques trognons ou délicats minois, la longue théorie des dentistes qui m'ont approché évoque davantage aujourd'hui une collection de visages, de voix et de postures qu'une litanie de souffrances. **V**ivante preuve, sans doute, du progrès de formation et des techniques dont a bénéficié cette profession en plusieurs décades.

**N**'ai-je pas connu plusieurs de ces dentistes chevronnés, virils, fermes et assurés dans leur poignée de main, leur voix, leurs gestes civils ou techniques, avec qui les rendez-vous se prenaient longtemps à l'avance, qui traitaient votre mal avec le maximum d'efficacité et le minimum de souffrance? **R**ude défi d'encourir de leur part une remarque sur votre douilletterie! **C**omme on serrait les dents! **N**aturellement sauf contre-ordre péremptoire de leur part.

**N**avrant, par contre, était celui qui arrivait, en tremblant encore après un accident de la circulation automobile, pour vous refaire un plombage. **R**ompus au négoce, celui aussi qui vous avait

demandé en préalable si vous pouviez payer le dépassement d'honoraires en espèces, et qui pronostiquait – suite à un refus de votre part – “de toutes façons, à votre âge, refaire votre dentition correctement constituerait un investissement à fond perdu”.

**Roué** davantage encore, celui auquel j'ai échappé, et qui finançait son addiction au jeu en dévitalisant toutes les dents saines d'un quartier populaire, avant de fuir la justice en s'expatriant dans un pays lointain qui n'avait signé aucun accord d'extradition avec un quelconque pays étranger.

**Rompant** enfin avec les précédents, il y a ma dentiste. **Comme**, depuis une quinzaine d'années, la profession s'est féminisée, en général, les praticiennes sont plus chaleureuses, plus accessibles à l'humour; et pour qui trimbale mon lourd passé, c'est libérateur. **Naturellement**, certaines sont toujours très “techniciennes” et, après une radio panoramique, elles vous extraient la dent voisine de celle d'où vous semblait provenir la douleur. **Rusant** ainsi dans certains cas, avec raison!

**Romantiques**, tout de même, ces dames semblent généralement persuadées que le patient peut encore comprendre quelque chose aux explications qu'elles ont souvent à cœur de lui fournir.

**Relou** pourtant, moi, ma dentiste, je comprends tout ce qu'elle me dit: et d'abord, elle a une voix très agréable! **Vivement** qu'elle vienne me chercher à la salle d'attente, et que je suive sa jolie silhouette en blouse blanche jusqu'à son cabinet, avec, encore dans l'oreille, ses douces paroles de bienvenue qui continueront de résonner.

**Rouissant**, je bafouille un peu quand elle me demande ce qui m'amène, mais elle m'assure qu'elle va examiner tout cela. **Contemplant** son visage au-dessus du mien, je me laisse aller, allongé sous le sunlight. **Comme** elle met en place le tuyau aspirant dans ma bouche, je jette des regards furtifs vers ses grands yeux clairs pleins d'attention, et sur les mèches folles échappées de son chignon qui irisent la lumière blonde autour de son front et de son joli cou. **Vif** bonheur! **Cojones**, que le temps passe vite! **Comme** un souffle de vent chaud ou une poignée de sable fin impossibles à retenir entre ses doigts!

– **Rustine**... voilà, on en profite pour un petit détartrage...

**Vif**, je respire: encore quelques minutes de bien-être en plus... **Navré**, je me rends compte qu'elle s'est adressée à son assistante, mais cette personne fort discrète est invisible pour moi.

**Coquet**, je m'efforce au stoïcisme quand l'eau injectée échappe à l'évacuation et s'immisce dans ma gorge, ou quand ma gencive approche de trop près l'instrument manié d'une main douce et experte.

– **Rush**, c'est fini, vous pouvez vous rincer la bouche.

**Rô**... déjà! **Complaisant**, je me penche laborieusement au-dessus du petit bassin rond, en m'efforçant de cracher proprement, sans filet de bave inesthétique, alors qu'elle s'est déjà éloignée et renseigne son ordinateur.

**Romanesque**, on voudrait bien l'inviter à prendre un café, ne serait-ce que par gratitude. **Chorus** néant: c'est à peine si elle quitte des yeux son écran pour me rendre ma carte vitale. **Naïvement**, je me dis une prochaine fois, un jour, peut-être...

– **Contrôle** dans un an! me lance l'assistante en souriant.

**Cojones** a vida rusa, un an!

**Rompecorazon**, elle me dit ça par jalousie, ou quoi? **Visant** à se rendre intéressante?

**Contrarié**, je réponds en m'astreignant à sourire à mon tour:

– **V**ivre tout un an sans vous revoir... ne me demandez pas l'impossible à moins d'avoir une dent contre moi!

**V**ictoire, elles ont ri toutes les deux!

**R**oublard, j'échange avec ma dentiste un regard complice...

**C**ondescendant, je passe avec mépris devant l'ordinateur un instant délaissé.

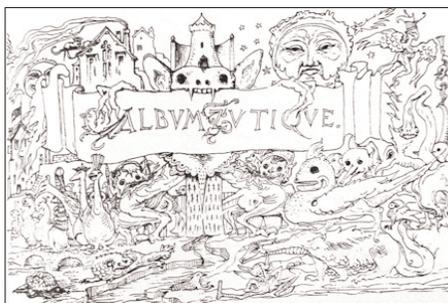
**V**iendra un jour, après-demain peut-être – je le sais bien – la fée des palais endoloris – au nom patronymique si chantant – retournera dans le pays plein de soleil, de couleurs, de chants d'amour âpres et déchirants où elle a vu le jour. **C**ontrée d'où sont venus certains de mes lointains ancêtres. **V**ieillesse, est-ce seulement avec toi que je commence à ressentir comme un appel de leur part?...

“**N**avires en allés, ô saisons, ô châteaux!” **C**or sonnante dans le désert: qui, mieux que le poète aux semelles de vent et au négoce de plomb, pourrait dire la mélancolique ironie de mon sort de sexagénaire amoureux attardé? **C**onnement, ma dérisoire revanche sur l'odieux rival numérique ne m'est d'aucun secours face à un horizon sans espérance.



MASSACRE LITTÉRAL

ACTES  
DU SYMPOSIUM D'OIND'HUILE :  
RIMBAUD ARTHUR, NOTRE  
“PRÉCURSEUR PAR VOCATION”



**Le mot du Président :**

Chère Oind'huiléenne, chers Oind'huiléens,  
chères amies, chers amis, chères cheuses, chers cheurs,

Arthur Rimbaud “*précurseur par vocation*” d'Oind'huile... Voilà le thème majeur qui nous réunit aujourd'hui dans ce glorieux amphithéâtre, où certains d'entre nous ont pu suivre les Assemblées Générales du mouvement étudiant de mai 1968, et où j'ai l'immense honneur de présider cette journée de réflexion.

Moi Président, je ne vous rappellerai pas que la spéculation littéraire oind'huiléenne doit mener à la “mise à jour de formes de prescience”, de façon arithmétiquement quantifiables, qu'elles soient novatrices ou traditionnelles, dans les œuvres des éminents prédécesseurs que nous estimons être nos “*précurseurs par vocation*”. Ces formes recensées, nous les nommons donc règles ou structures. C'est dire que les mathématiques étant devenues des fictions esthétiques sont en capacité de former un objet d'écriture discursive que tout Oind'huiléen s'honorera de déchiffrer. Chiara Realli, enseignante émérite à l'Université Libre de Campeaux, s'attachera, dès que je lui aurai passé le relais, au terme d'un bref préliminaire à cette causerie, Chiara donc, s'astreindra librement à présenter l'écriture oind'huiléenne de Rimbaud en tant que rhétorique spéculative. Pour les écrivains de l'Oind'huile, d'ailleurs nombreux dans cet auditoire, il est question de fabriquer une lecture interprétative, puis à nouveau des textes, selon des règles logiquement formalisables. Dans cette perspective, les astreintes oind'huiléennes sont pour une large part des nécessités de réécriture, qui mettent pratiquement en œuvre une lecture active interventionniste: Chiara Realli elle-même vous fera remarquer – si vous êtes toujours là après ce bref éclairage théorique – que l'invention sous astreinte implique un travail discursif, opérant par manipulations successives, qui aboutisse à un texte fabriqué, et par là toujours occasionnel. Qu'il me soit permis ici de citer ma *Préface à Oind'huile*: “*La lecture rhétorique, irrespectueuse, manipule le texte pour le faire jouer, en faire émerger un grand nombre de textes potentiels.*” L'interprétation oind'huiléenne suppose donc la mise en œuvre d'une rhétorique d'invention puissante. Mais moi, Président, pour rien au monde, je ne me permettrais d'empiéter sur le domaine d'expertise de l'une des uniques représentantes du deuxième sexe ayant rejoint – par une inadvertance bien sympathique – l'Office Inventif d'Humanités Illuminées des Éclaireurs fondé en son temps par Jacques, Noël, André,

Raymond, Paul, François, Albert et Jean, auxquels se sont joints deux ans plus tard, Stanley, et Marcel.

Enfin, un dernier mot pour vous souhaiter un enrichissant 18 mars 2014, en ce jour qui marque le 153<sup>ème</sup> anniversaire de la Révolution parisienne, dont l'esprit sera en partie suggéré par l'œuvre poétique évoquée cet après-midi. Saluons également la prescience de notre secrétaire général lorsqu'il a rédigé, à l'intention des autorités universitaires, la supplique qui nous a permis d'être accueillis en ce lieu de savoir aujourd'hui.

À présent, voici Chiara, la brillante et fertile auteure de *L'inexistence de la diégèse photographique dans la rhétorique rimbaldienne de la première époque* dont les inventus sont toujours disponibles aux Éditions Galimatias.

*(Applaudissements silencieux pratiqués d'une seule main.)*

### **Intervention de Chiara Realli**

Cher public,

Loin de moi la prétention de vous faire acheter les milliers d'exemplaires de mon dernier livre restant disponibles; toutefois, je me limiterai ici à l'étude rapide de quelques-uns des deux cents arguments qui font la matière de l'ouvrage, et plaident en faveur de l'admission du poète aux "semelles de vent" parmi nos immortels "précurseurs par vocation". Mon objectif est naturellement d'éclairer votre décision puisque les statuts d'Oind'huile imposent, par voie de référendum, une adhésion totale des présents à cette admission.

En quoi la biographie, l'œuvre poétique, et l'étrange destinée d'Arthur ont-elles été, volontairement ou non, mais de façon dénombrable, influencées par son rapport intime à la prescience? Question stratégique pour cerner l'œuvre écrite ou vécue de celui arborait le mot d'ordre déjà précurseur de "changer l'existence"!

Imaginez: il est deux heures et demie du matin, le 17 septembre 1871, quand Arthur Rimbaud est à nouveau amené par Verlaine dans son logis familial près de Montmartre, face à la maison des bonnes sœurs de la Butte. Il se masse le bas du dos. Il est heureux: il pourra dormir sur un matelas.

Au lendemain de l'écrasement du printemps révolutionnaire parisien, les deux amis participent à la création du Cercle Zutique qui permet à quelques artistes socialisants (et anciens fédérés tels Antoine-Hyppolite Cros ou André Gill) de se rassembler sur une base libertaire. Rimbaud déborde d'allant pour moquer la religion, l'autorité, les Parnassiens embourgeoisés, et aussi pour revendiquer une liberté de mœurs inédite.

Quand il repart à Charleville, un an plus tard, l'adolescent a aussi bouleversé l'existence de chaque membre de la famille de Paul, son amant.

*"Dans une famille bourgeoise, arrive un personnage mystérieux qui est l'amour divin. C'est l'intrusion du métaphysique, de l'authentique, qui vient détruire, bouleverser une vie, qui était entièrement inauthentique, même si elle peut faire pitié, si elle peut même avoir des instants d'authenticité dans les sentiments, par exemple, dans ses aspects physiques aussi."*

Je ne fais que vous citer là ce que confia Pasolini à la revue *Jeune Cinéma* au sujet de ce mythe messianique magistralement repris par lui en 1968 – une autre époque subversive plus voisine de nous que la révolution parisienne de 1871. Déclaration parfaitement éclairante lorsqu'il ajoute : "Et lorsque ce personnage perturbateur disparaît, chacun, dans l'attente, dans le souvenir, comme apôtre d'un Christ non crucifié mais perdu, a rencontré son destin. C'est un théorème et chaque destin est son corollaire".

*Théorème*, le terme scientifique est lâché (et non par un Oïnd'huiléen, ce qui oblitère son authenticité!). Ainsi le héros de Pasolini, à l'instar du jeune Rimbaud, est prêt à sacraliser toutes les pratiques à venir de son existence, au prix d'un "dérèglement de tous les sens" ordonné toutefois par une logique toute mathématique. Une mécanique dévorant l'entourage.

Qu'on en juge à l'aune des écrits poétiques du jeune Rimbaud d'alors : 1872, c'est en effet l'année des deux poésies rimbaldiennes dont j'attacherai du prix à souligner toute l'ambition prescientifique. Deux emblèmes de la vocation de "précurseur par vocation" de leur génial auteur : *Voyelles* et *Ô saisons...*

*Voyelles*, d'abord.

Voici le poème le plus célèbre de Rimbaud. Poème qui a nourri de nombreuses interprétations sans qu'aucune n'en épuise réellement la polysémie. Vous n'ignorez pas la diversité des interprétations appelées par ces quatorze vers : du A "noir, funèbre, velu", ainsi déprécié, le poème emmène vers le O bleu paradisiaque, nimbé du mauve sacré, et qualifié d'*Omega*, tel le faisceau lumineux d'un regard absolu.

La liste des voyelles évoque-t-elle la succession des âges de l'existence, de la candeur du E blanc à la rédemption du O? Ou bien dessine-t-elle l'image d'une femme : du I vermeil, "rire des lèvres belles", aux yeux bleu-mauve de l'*Omega*, lettre dont la minuscule peut suggérer les mamelons d'une poitrine féminine? A-t-elle été inspirée de la méthode d'apprentissage du piano imposée par le barman du cercle Zutique à son élève Rimbaud? Cette méthode attribuant à chaque note un son-voyelle et une teinte particulière ne pouvait en effet qu'intéresser le poète adolescent dans sa recherche d'une langue globale et universelle résumant tout à la fois "parfums, sons et couleurs"!

Il faut maintenant en venir à la question qui vous monte aux lèvres, je le vois bien. Cela fait-il pour autant notre précurseur d'Arthur Rimbaud jeune – et même – un "précurseur par vocation"? Je ne m'y soustrairai pas, et j'y réponds sans plus attendre.

On doit indubitablement noter à quel point le "voyant halluciné" sacrifie à la prescience : du "bombinement", des pattes de "mouches éclatantes" à la "strideur étrange des Silences", en passant par "le vibrement divin des mers virides", voilà entièrement résumé le destin qu'il va épuiser au cours des deux décades d'existence qui lui restent! C'est même précisément cette prescience qui nous permet de lever une intangible barrière entre des mondes que rien sans doute ne sépare.

En même temps, en épargnant en quelque sorte aux voyelles le silence définitif par lequel le "poète aux semelles de vent" clôt son destin littéraire, l'expérimentateur aventureux ne rend-il pas aussi possible l'ingénieuse *disparition* de la lettre E rapportée dans une œuvre de recherche fictionnelle récente? En cela, je le déclare doublement précurseur! Je le dis sans parti pris aucun,

et d'autant librement que je me limite pour ma part à la recherche arithmétique de la prescience – spécificité de notre académie – et n'ambitionne pas de me livrer à d'autres fumisteries pédantes.

Cet invraisemblable statut ne me met pourtant pas à l'abri d'une possible confusion herménéutique.

Qu'il me soit donc permis de clarifier ici quelques points touchant à présent l'autre poème de 1872 déjà évoqué: *Ô saisons, ô châteaux*.

L'auteur lui-même s'avoue bien près de renoncer à la voyance, sans doute fortifié par un sentiment passager de plénitude heureuse: "*Que comprendre à ma parole?*" laisse-t-il échapper. Ce qui autorise par avance toute notre démarche...

Lagardémichardisons un brin: "*Les "saisons" ne sont rien d'autre que les moments successifs de l'existence, le temps qui passe. Les "châteaux" sont les rêves, les ambitions (les "châteaux en Espagne" de la sagesse populaire).*"

Puisque la sagesse populaire est citée ici, qu'elle nous permette de mieux cerner le thème mélancolique de la désillusion inhérente à chaque histoire personnelle, et de mesurer à quel degré le sujet traité là est anticipatif de la part d'un poète de dix-huit ans. Et si j'ai parlé de disparition tout à l'heure, c'était bien sûr à dessein.

Quel topic s'avère aussi pertinent que celui de disparition lorsqu'il s'agit d'évoquer l'évolution d'une poésie parnassienne qui se délie de la métrique du vers, puis s'abolit dans le silence?

La destinée d'un adolescent fugueur qui multiplie les embarquements et les exils en terre lointaine, et cela jusqu'au finistère de son existence, n'est-elle pas arithmétiquement ordonnée par ses multiples disparitions successives?

La veille de son ultime disparition à 37 ans, Arthur Rimbaud dicte à sa sœur Isabelle, du lit d'hôpital auprès duquel elle se tient à son chevet, une lettre délirante où il affirme son intention de retourner en Afrique, lui qui, depuis l'âge de 17 ans, n'a pas cessé de voyager, lycéen fugueur, rimailleur bohème, étudiant l'allemand, l'italien, l'espagnol, attiré par la science et la musique, puis par l'Autriche et les Pays-Bas, engagé par un cirque puis dans l'armée hollandaise, embarqué en Mer du Nord jusqu'à Java, puis revenu clandestinement par l'Atlantique, chef de chantier d'une carrière de pierres à Chypre, vendant le café à Aden et les peaux à Harrar, explorateur de négoce à Zanzibar et Panama, marchand d'armes puis négociant en Ethiopie, s'effaçant à Marseille quatre années avant l'édition parisienne de son œuvre poétique entière, alors préfacée par Verlaine.

On a exagéré – il me semble – l'importance du trafic d'armes chez le Rimbaud adulte, ainsi d'ailleurs que ses engagements militaires qui ont toujours... fait long feu à l'occasion d'une désertion; du coup, ses expériences d'employé de cirque, de marin, de carrier et d'explorateur ont été mésestimées. Et pourtant, relisons ce fameux vers si énigmatique: "*Ô saisons, ô châteaux*", en rétablissant, cette fois, les signes prescientifiques subliminés sciemment ou non par le "voyant": *Ô salaisons, ô châpitateaux*, devrait-on lire. Cela n'est-il pas assez éclairant? Ainsi, toujours habité par la recherche d'un langage total, le Mage ardennais âgé de 21 ans, passe-t-il sous **silence** – j'y insiste – deux graphèmes qui forment aussi le **son** sur lequel se règlent les musiciens, et le **nombre** fétiche des mathématiciens, nombre irrationnel certes, mais transcendant!

Voilà...

Je tiens près de cent quatre-vingt-dix arguments supplémentaires à la disposition de ceux qui voudraient que je leur dédicace mon dernier livre avant le vote de ce soir.

À ce stade vous pourrez toujours vous demander si Rimbaud ne mérite le titre de *précurseur par vocation* qu'au regard de sa première époque. Ou si l'on veut poser la question en termes théoriques : qu'est-ce qui dans l'Oind'huiléen relève de l'accidentel? Et de l'essentiel?

Rappelez-vous à présent que la qualité d'Oind'huiléen ne se perd pas, sauf à se suicider devant notaire, en précisant qu'on le fait dans le but exclusif de quitter l'Oind'huile. C'est indiscutablement plus vrai de la qualité de *précurseur par vocation*, une fois l'admission posthume votée. Voilà qui est théoriquement simple et pratiquement irréfutable.

Mais il est temps pour moi d'en appeler à votre éloquence pour dépasser ensemble la ligne floue de ce qui nous reste à débattre. Puis, au terme de ce débat, que suive – après une pause réflexive – le temps du vote destiné à attribuer ou non à Arthur Rimbaud le titre définitif de *précurseur par vocation* des Oind'huiléens défunts, présents et à venir!

Après cela, je ne me résoudre pas à vous voler une seule minute d'intervention. Je vous remercie de votre recueillement.

*(Applaudissements virtuels, mais cette fois avec l'autre main, sauf pour les manchots.)*

### **Un premier participant**

Julian Krystev, sémiologue et membre honoraire de l'Association Occidentale des Admirateurs de Rimbaud, basée dans le Grand-Est. Je voudrais d'abord remercier Madame Chiara Realli pour la qualité de son intervention tout à fait éclairante. Très admiratif pour les travaux d'Oind'huile, je souhaiterais pour ma part soumettre à un vote immédiat par acclamation la question posée aujourd'hui, avant de reprendre le train à la gare de l'Est...

*Clameurs retentissantes, fracas de portes enfoncées, explosions, mouvement de panique, intervention de miliciens en armes...*

\*\*\*

– “Ainsi Maître, au terme de vos recherches, ces Actes sont l'unique témoignage du passage de ce pauvre Julian à Paris que vous puissiez m'apporter sur sa disparition en 2024?” Le vieil homme laissa choir de ses mains tremblantes l'imprimé qu'il avait lu en silence, les larmes aux yeux.

– “Ce document, établi postérieurement par plusieurs rescapés d'Oind'huile en exil à Londres, a été versé aux Archives reconstituées par le mouvement. Vous le savez, l'association avait été décapitée à la suite de cette rafle de miliciens à la Sorbonne, lors de cette imprudente réunion – le 153<sup>ème</sup> anniversaire du 18 mars 1871 – dédiée à Arthur Rimbaud.”

– “S'il y a eu des rescapés, pourquoi n'a-t-on aucun autre renseignement sur ce que sont devenus l'intervenante et les autres participants? Cela fait quand même cent seize mois et quatorze jours! D'autres que nous ont bien dû entreprendre des investigations, tout de même!”

– “J'ai posé la question. Aucune recherche n'est possible en France où la junte rend périlleuse toute curiosité à l'égard des miliciens qui l'ont aidée à asseoir sa dictature au printemps 2024.

Même en Grande-Bretagne, j'ai dû prendre mille précautions pour atteindre les anciens Oind'huiléens, et poster discrètement ce document et sa copie à deux amis sûrs et honorables, un assureur et un banquier de Tansberg où j'ai pu moi-même m'installer quand le parti suprémaciste a échoué en France à former un gouvernement, en décembre 2023. Les rescapés du 18 mars ont été à tort laissés pour morts sur place, et ont réussi à se soustraire aux militaires qui sont arrivés au petit matin pour nettoyer les lieux et faire disparaître une huitaine de cadavres. Les véhicules de transport des miliciens étaient déjà loin bien avant la fin de la nuit. Qui aurait pu vouloir témoigner? Oind'huile n'était ni un mouvement populaire, ni une association présente hors de la capitale, ni un parti politique structuré."

– "Et pourtant, Julian s'était rendu à cette réunion..."

– "Vous m'aviez dit avoir vous-même supposé qu'il s'agissait de sa part d'une initiative personnelle prise sans doute impulsivement... et que les Admirateurs de Rimbaud ne rassemblaient en réalité à cette date que quelques nostalgiques de Lachy et Bannay,\* dissidents de l'Association carlomagérienne – trop mercantile à leur goût – qui avait aidé à la création du Musée Rimbaud."

– "Une demi-douzaine de personnes impitoyablement abattues, des dizaines évaporées ou assassinées: intellectuels gauchisants, osez vous réclamer d'artistes homophiles anarchistes et de culture libertaire, évoquez des temps de révolution sociale, voilà le sort que les nouveaux maîtres vous réservent! Les rêves de libération de votre jeunesse vous sont à jamais interdits!"

– "Dans la situation du coup d'État, les miliciens pouvaient avoir pour mission d'occuper une université au cœur de la capitale: depuis, les lieux sont devenus le centre d'intervention névralgique de la milice, institution tout à fait établie aujourd'hui. Les malheureux intellectuels présents – même absorbés par des débats futiles – représentaient peut-être des témoins dont il fallait se débarrasser rapidement..."

– "Crime en tous cas des précurseurs du régime dictatorial actuel... par vocation, sans doute. Aujourd'hui, même rêver est désormais mortifère: il est si loin, le temps des cerises!"

– "Allons, même amer, je sens que vous allez aussi citer Rimbaud..."



\* localités voisines de l'agglomération où Arthur Rimbaud a vu le jour le 20 octobre 1854.

### LA VALISE DE CAPA



IL AVAIT REÇU L'INVITATION DÉBUT JUIN. Son nom sur l'enveloppe, une ancienne adresse. Rien d'autre, pas de signature. L'écriture ne lui disait rien. Encre bleu ciel. Quelque chose d'impulsif dans le pointu des lettres, avec une façon de courir à la fin du mot en escamotant les boucles et en avalant les jambages. Une écriture dans l'urgence. Sans doute quelqu'un s'était-il souvenu qu'un temps il avait été fou de photo...

L'enveloppe avait traîné quelques jours sur la table. Il l'avait rouverte. Il avait à nouveau cherché un indice parmi les signataires du programme, l'équipe d'organisation. En vain. Invité d'honneur, le Mexique. Mais c'est tout de suite autre chose qu'il avait vu : la valise de Capa. Le nom seul l'avait fait frémir. Le jour où, à quinze ans, il était tombé sur ses photos, il avait su ce qu'il ferait plus tard : "Ça !" *La Mort d'un soldat républicain* était devenue pour lui une icône... Il avait appris avec boulimie, son père l'avait encouragé dans sa passion en lui achetant un Leica pour son bac.

Cet été-là, en 66, il l'avait passé à Paris. Une piaule sous les toits, 7 avenue du Maine. Tôt levé, il arpentaient les rues, l'appareil en bandoulière. "Ne mitraille pas, lui avait dit son père. Regarde !" Il avait ajouré une carte de visite pour s'en faire un objectif. Il se la collait devant l'œil et faisait défiler la vue dans sa lucarne de trente-six millimètres sur vingt-quatre. Quand le cadrage lui semblait bon, il déclenchait mentalement l'obturateur, Clac ! Il aimait s'asseoir quelque part où rien de particulier ne lui sautait aux yeux. Il ne levait le camp que lorsqu'il avait lancé deux ou trois Clac ! Il avait l'intuition que rien ne saurait échapper à la beauté et qu'il fallait juste que l'œil la repère.

Très vite c'était les gens qui l'avaient attiré. Les passants, les bistrots, les petits commerces, le regard des femmes. En début d'après-midi il donnait sa pellicule à développer dans une boutique rue d'Alençon. Noir et blanc toujours, douze poses. Il avait eu son concours pour entrer à l'École de photo de Vaugirard.

À l'accueil la jeune femme lui donna un plan. Le musée ? Vous ne pouvez pas vous tromper. Le long du fleuve, il est d'un bleu... – elle chercha le mot et fronça le sourcil – ... enfin un vrai bleu quoi ! Quand vous le verrez vous saurez ce que je veux dire. Le soleil donnait. Il prit le dédale des petites rues, tomba tout de suite sur une librairie. Il acheta le catalogue des Rencontres et s'assit à la terrasse d'un bistrot. Une foule joyeuse et colorée déambulait. Il regretta d'avoir laissé son appareil à l'hôtel. Il commanda une blanche et ouvrit l'épais volume d'Actes-Sud.

*“La légendaire valise de Robert Capa était considérée comme perdue depuis 1939. Cette valise, composée en réalité de trois petites boîtes, livre ses trésors : près de 4500 négatifs sur la tragédie espagnole entre 1936 et 1939, réalisés par Robert Capa, mais aussi par sa compagne, Gerda Taro, et...”*  
[programme des Rencontres d'Arles 2011]

Gerda! Le nom lui était revenu tout de suite. Revenu? Il ne l'avait jamais oublié. Elle aussi faisait Vaugirard. Elle était danoise, Gerda Nielsen. Elle avait un charme fou. Son visage prenait la lumière, elle éclaboussait, elle irradiait d'une clarté ardente. Chignon noir, petite coquetterie dans l'œil. Elle débordait d'énergie et d'idées, ne tenait pas en place. Elle devint vite familière du 7, avenue du Maine. Deux mois plus tard, elle y logeait. L'année avait filé sans qu'ils y prennent garde. La passion des corps se mêlait à celle de la photo : lui découvrait l'une et l'autre. Robert et Gerda, forcément la référence à Capa et Taro n'avait pas tardé. D'autant que lui s'appelait Friedmann, qui était le vrai nom de Capa, Endre Ernő Friedmann. La nuit, dans la ferveur des chairs, il entendait parfois Gerda murmurer “Endre, mon Endre!”

En juillet, elle partit à Copenhague avec ses parents. Lui revint en baie de Somme. Il travailla un mois dans un hôtel et passa la fin de l'été à classer ses négatifs. Il trouva au grenier une valise en bois avec fermoirs et coins en laiton. Il y aménagea des casiers. Il lui faudrait une bonne dizaine d'années pour la remplir.

Gerda envoya une fois une courte lettre au dos d'une feuille arrachée dans un livre. Il lui manquait. Elle partait quinze jours au Groenland photographier les Inuits.

Ce fut tout. En septembre elle ne revint pas à Vaugirard. Robert lui écrivit. Plusieurs lettres. Pas de réponse.

Il suivit la bretelle qui filait vers Nîmes, trouva la voie piétonne et longea le Rhône. Une zone un peu indistincte, sans habitation, que quelques aires de loisirs. Il marcha cinq minutes sur le sentier sablonneux avant d'apercevoir une large bande bleue. Un bleu net, vif, tranché, bleu de France ou bleu Majorelle. Il traversa un jardin et déboucha sur le parvis : un bâtiment fonctionnel dont le nom de Musée départemental d'Arles antique détonnait.

Dans le hall il montra son invitation. Des personnes dressaient la table pour le vin d'honneur.

“Vous avez un lien de parenté avec...?” questionna l'hôtesse en notant son nom. Il sourit, “En quelque sorte...”

De guerre, il n'en avait couvert qu'une, lui, la Yougoslavie. Il était allé plusieurs fois à Sarajevo. Au printemps 95 il était à Srebrenica. Il y était le 7 juillet quand les Serbes prirent la ville d'assaut. Il se souvint de ce que disait Capa : être toujours au plus près de l'action. Il couvrit la débâcle, les exécutions, le carnage. Il comprit alors qu'il faisait fausse route, il n'était pas taillé pour ça, il n'avait pas la carrure. Le regard des mourants le hanterait toute sa vie.

Au retour de la Bosnie, il démissionna du journal et se terra dans la campagne abbevilleoise, aussi seul que possible, sans même la radio. Incapable de parler avec qui que ce soit. Certains jours, il suivait le cours de la Trie. Il s'adossait à un saule et, dans le cours insignifiant de la rivière, il cherchait à déchiffrer le sens de sa vie. L'hiver passa. Il lui fallut de longs mois pour rouvrir la valise en bois où il rangeait ses négatifs. Le premier sur lequel il tomba était celui d'une jeune fille blonde aux cheveux courts, endormie en travers du lit dans un pyjama d'homme à rayures. On

aurait dit qu'elle marchait, le genou droit monté haut vers l'avant, le gauche replié derrière elle. Le buste était appuyé sur son bras gauche.

Il passa sous le ruban tricolore à l'entrée de la salle. La valise était là, et l'éternel sourire charmeur de Capa. Il lut.

*"... Il confia ses archives à Csiki Weiss, un ami d'enfance de Budapest, qui vivait dans l'atelier de Capa, au 37, rue Froidevaux à Paris. Craignant le déclenchement de la guerre, Csiki..."*

"Endre!" Un silence. "Endre Friedmann!" Il ne se retourna pas, il ferma les yeux. Quand la voix dans son dos murmura "Min kærlighed, du kom..." les larmes lui vinrent. Des mains glissèrent sur ses épaules, une tête appuya contre sa nuque, les mains descendirent sur sa poitrine. Il se sentit vaciller. Une lave lui dévorait la poitrine. Le sang se mit à battre dans ses tempes.

"Tu es venu, dit-elle. Il y a si longtemps... Qu'est-ce que tu as fait toutes ces années?..."

Un silence à décrocher le cœur. Lentement il tira une photo de sa poche et sans se retourner la tendit derrière lui. "J'ai appris à dormir sans elle..."



LA ROSE BLEUE

AU MANOIR DE LA BRIANDAIS, LE COMTE CHARLES AVAIT SES HABITUDES.

Chaque matin, à six heures précises, Victor ouvrait les épais rideaux de velours rouge de la chambre et d'un bond Charles se levait. D'une démarche encore peu assurée, il se dirigeait vers la fenêtre; devant l'immensité du paysage qui s'offrait à lui, il respirait profondément.

Ce lundi-là, le regard perdu dans la grande prairie qui s'étirait à perte de vue au pied du château, Charles prit une décision: il parlerait à sa fille.

Jeanne, une belle jeune fille à l'allure élancée, dont les yeux d'un vert émeraude étourdissant apportaient une incontestable douceur à un visage angulaire, Jeanne allait fêter ses vingt ans; il était grand temps de la marier. Mais voilà, la jeune fille semblait moins intéressée par le mariage que par ses longues chevauchées en forêt.

La situation commençait à devenir embarrassante. Au bal des La Roche Foucault l'été dernier, elle avait décliné toutes les invitations à danser: celle de l'élégant Pierre, l'ainé des La Roche, puis celle d'Henri, l'étonnant fils des Laffitte, et même celle du charmant François de Gantois.

Dans la matinée, comme il alignait les chiffres de vente de la dernière coupe de bois, Charles entendit des voix. Il se pencha au balcon. Jeanne trottaient en riant dans l'allée centrale. Elle descendit avec aisance de son cheval Majestic et secoua la tête pour libérer une chevelure brune.

Charles l'appela.

La peau encore rosie par sa promenade matinale, Jeanne s'assit en face de son père et l'écouta attentivement. Charles, délicatement, lui parla du temps qui passait, pour chacun des rendez-vous qui ponctuent la vie, et égrena la liste des jeunes gens des familles alentour qui ne demanderaient qu'à la rendre heureuse: il y avait Pierre, Henri, François et bien d'autres encore.

Jeanne ne voulait pas se marier. Elle aimait sa vie douce sans mari, cette vie libre où sans contrainte elle pouvait décider à tout moment de partir en forêt, cette vie riche des lectures dans lesquelles elle se perdait chaque nuit. Non, Jeanne ne voulait pas être attachée à un homme, elle ne voulait pas devenir une femme fatiguée par les grossesses et fanée par les soucis, comme sa cousine Hélène. Non elle ne voulait pas d'une vie contrainte par le mariage.

Charles s'arma de courage pour se fâcher. Dans la famille la Briandais on se mariait depuis toujours, il en allait de sa réputation! Qu'est-ce que cela voulait dire d'avoir sous son toit une aussi belle jeune fille sans mari? Dans les châteaux voisins, on devait penser qu'elle était atteinte d'une grave maladie, qui sait, d'une tare! Et que ferait-on pour Emma, sa sœur, qui aurait dix-huit ans en juillet et qui rêvait d'épouser Ghislain, le fils des Durteille dès que possible? On ne pourrait marier la cadette en premier! Charles était rouge de colère maintenant et parlait de plus en plus fort. Jeanne éclata en sanglots et courut se réfugier dans sa chambre. Elle ferma la porte à double tour.

Ce soir-là, la maison parut grande à Emma qui fut la seule à descendre dîner.

Jeanne pleura une partie de la nuit et s'endormit d'épuisement au petit matin. Elle fit des rêves terribles peuplés de petits êtres bleus qui se cognaient partout dans des pièces sans porte.

Le lendemain, Jeanne ne monta pas Majestic, mais elle disparut cinq heures dans la forêt.

Au manoir, on commençait à s'inquiéter. Les domestiques parlaient à voix basse tandis que Charles faisait les cent pas sur le perron en scrutant l'horizon. Emma observait la scène, cachée derrière les rideaux de sa chambre.

Le carillon sonnait deux heures de l'après-midi quand Jeanne réapparut du fond de la clairière, les traits tirés par les larmes mais le regard apaisé. Elle s'approcha de son père et lui dit d'une voix claire qu'elle avait réfléchi. Oui, elle acceptait l'idée du mariage, mais elle voulait choisir elle-même son futur époux. Le visage de Charles s'éclaira de bonheur. Il bondit de son fauteuil, la serra très fort et la fit tourner. Ils manquèrent de tomber tous les deux. C'est à ce moment que Jeanne demanda à préciser une condition : elle épouserait l'homme qui lui demanderait sa main en lui offrant une rose bleue.

Une rose bleue ! s'exclama Charles, mais mon ange, une rose bleue, ça n'existe pas !

Trop tard, Jeanne avait déjà quitté le salon et cette fois c'est sur Majestic qu'elle disparut pour le reste de la journée.

Charles, les mains dans le dos tournait en rond dans le salon en psalmodiant Une rose bleue ! Une rose bleue ! Mais où veut-elle qu'on trouve une rose bleue ?

Il était quatre heures, Ernestine entra discrètement et posa sur la table basse une théière, une tasse et une assiette de biscuits. Charles s'assit pour boire son thé.

À ce moment-là précisément on entendit dans toute la maison un bruit de vaisselle cassée, une porte claquer et Charles crier dans le couloir Des roses bleues, il n'y a que sur les tasses qu'on en voit !

Dès le lendemain, Charles de la Briandais lançait l'organisation du grand bal du printemps.

Il choisit un joli papier écru et rédigea avec application des invitations sur lesquelles il précisait, en bas de page, en lettres minuscules Les prétendants à la main de Jeanne devront lui offrir une rose bleue.

Le détail intriguait, et les pères des prétendants se succédaient auprès de Charles pour s'assurer qu'ils avaient bien compris. Charles répondait évasivement pour ne pas avoir à justifier ce qu'il considérait comme un caprice de Jeanne. Mais enfin...

Toute la maison se préparait maintenant à la fête avec entrain. Les domestiques briquaient les lustres en cristal. Édouard le jardinier plantait des fleurs dans la cour d'honneur et taillait les arbustes en forme de cœur. Firmin le régisseur avait embauché tous les bras disponibles de la contrée pour repeindre les portes et les volets de couleur parme. Ernestine confectionnait des montagnes de brioches à la fleur d'orange et de biscuits coiffés de cerises confites.

La jeune Emma se consacrait au choix de la robe qu'elle porterait au bal, et à changer d'avis dès le lendemain. Ernestine apportait chaque jour des modifications à la toilette choisie et recommençait le lendemain : là l'ajout d'un ruban rose, ici la pose d'une série de petits boutons de

nacre, une autre fois encore la suppression d'une rangée de dentelle ou la broderie d'un oiseau sur un haut de manche.

Tout le monde s'affairait pour préparer la fête. Tout le monde, sauf... Jeanne.

Chaque matin, elle enfourchait Majestic pour de longues promenades. Au retour elle était joyeuse et n'aspirait ensuite qu'à se retirer dans sa chambre pour lire des poèmes qui parlaient de nature.

Ernestine la pressait de choisir la tenue qu'elle porterait au bal. Elle lui présentait chaque jour de nouvelles étoffes : des unis, des imprimés, dans tous les tons, à rayures, à fleurs et même à pois ! Jeanne regardait, touchait, soupirait et détournait le regard. Ernestine parvint, cinq jours seulement avant le bal, à lui faire accepter un joli satin de soie bleu saphir, et elle s'empessa de lui confectionner une toilette raffinée qui mettrait en valeur sa silhouette élancée et son teint de pêche.

C'est dans cette tenue qu'elle accueillit, aux côtés de son père, les quelque cent vingt invités du bal de printemps de la Briandais. Il faisait doux, la nature s'éveillait et le monde s'attardait avec plaisir sur le perron, goûtant sans retenue le retour des beaux jours. Il y avait là tout ce que le pays comptait de familles à particule. Les hommes portaient des costumes bleus ou blancs, les femmes de longues robes colorées. On se saluait avec courtoisie et chacun racontait comment sa famille avait passé l'hiver, si rude cette année, confinant les propriétés des semaines durant. Les fleurs piquées dans les chapeaux sonnaient la fin de cette vilaine saison, le monde était joyeux.

Emma et Ghislain se dévoraient des yeux. Ernestine ordonna à la jeune fille de convier les invités à s'approcher des plateaux de biscuits, l'obligeant ainsi à interrompre cet échange de regards par trop appuyés, et qui risquait bien de fâcher le comte Charles.

Jeanne se tenait toujours près de son père. Elle rayonnait dans sa robe saphir ornée de velours turquoise. À son cou, un collier de perles, et dans ses cheveux un ruban bleu ciel pour retenir ses boucles. Jeanne esquissait un salut souligné d'un timide sourire à chaque fois qu'un nouvel invité atteignait le haut des marches. Le comte présentait fièrement sa fille puis cherchait des yeux sa cadette. Mais point d'Emma ; il avait beau la chercher, jamais elle n'était dans son champ de vision.

Les invités étaient tous arrivés maintenant. Après un bref discours d'accueil, d'un signe de tête aux musiciens, le comte Charles ouvrit le bal. Jeanne, malgré son peu d'expérience, était une bonne danseuse. Elle valsait avec légèreté dans les bras de son père qui l'entourait avec beaucoup de délicatesse, comme s'il avait peur de la casser. Jeanne fermait les yeux et souriait. Charles cherchait Emma du regard. Les invités posèrent leur verre et en quelques minutes le salon fut rempli de couples tournoyants.

Jeanne fut invitée à danser par tous les fils des familles amies et à chacun elle accorda une danse.

Pierre de la Roche Foucault portait un élégant costume gris foncé sur une chemise de soie bleu azur. Une coupe de cheveux soignée dégagait son large front, ce qui donnait beaucoup d'éclat à son regard. Tout au long de la danse, il complimenta Jeanne sur la ligne de sa robe, sur la finesse des perles de son collier et sur ses qualités de danseuse.

Vint ensuite le tour d'Henri Laffitte qui revenait de voyage et lui raconta par le menu son expédition : le désert saharien et les nomades qui y vivaient. Il avait parcouru le monde ces

dernières années, et nourrissait maintenant le projet de s'installer définitivement ici sur la terre de ses ancêtres.

Puis François de Gantois lui proposa une danse. Il était brun à l'allure élancée, un large sourire éclairait son visage. D'une voix chaude, il lui parla de sa peau dont il comparait l'odeur à celle de la vanille, et de ses yeux dans lesquels il pensait pouvoir se noyer.

Le Comte Charles observait la scène avec délectation. Sa fille valsait avec une telle aisance. On aurait dit qu'elle allait s'envoler dans les bras de l'un de ces beaux jeunes hommes.

Car après Pierre, Henri et François, elle tournoya dans ceux d'autres cavaliers. Elle souriait, rougissait légèrement, renversait sa tête en arrière, et fermait les yeux pour mieux goûter l'ivresse du moment. Charles était comblé. Sa Jeanne devenait une femme et ressemblait de façon troublante à sa défunte épouse.

L'orchestre jouait de plus en plus vite. Des invités essoufflés se rapprochaient des buffets pour reprendre des forces. Charles se mêlait à la foule, échangeait deux mots avec chacun, remerciait aimablement pour les compliments qu'il recevait sur la beauté de sa fille et la réussite de son bal.

Il aperçut par une fenêtre deux silhouettes disparaître au coin de la maison du régisseur.

Des yeux il balaya rapidement le salon, fonça sur Ernestine qui sortit d'un pas empressé.

On avait installé dans le salon de lecture le grand fauteuil en velours rouge face à la porte d'entrée. Les doubles battants étaient grands ouverts. L'orchestre avait changé de répertoire, il jouait maintenant de douces sonates. Les invités avaient déserté la piste de danse. Certains prenaient le frais sur le perron, d'autres se délassaient sur les banquettes en grignotant des biscuits.

Charles et Jeanne pénétrèrent dans le salon. Jeanne prit place dans le fauteuil et son père s'installa sur un siège à sa gauche. Édouard, habillé de neuf, se tenait droit comme un I derrière le Comte.

Les invités se pressèrent à l'entrée du salon.

Victor demanda qu'on dégage le passage puis annonça d'une voix solennelle: Monsieur le Vicomte Pierre de la Roche Foucault. Le jeune homme se dirigea vers Jeanne, la main droite cachée derrière son dos. Il salua, déplia son bras et présenta une fleur bleue. Jeanne la prit du bout de ses doigts, l'observa longuement et puis la tendit au comte. Mon père, ceci n'est pas une rose bleue, c'est une rose blanche teintée de bleue. Voyez vous-même les traces d'encre. Un brouhaha emplit le salon. Charles prit la fleur, l'approcha de la lumière, pressa un pétale du bout des doigts. Son pouce était teinté. Il rendit la fleur au Vicomte qui quitta la pièce sans un mot.

Victor annonça ensuite le Vicomte Henri Laffitte. Celui-ci fendit la foule des invités, et d'un ton assuré présenta à Jeanne une fleur bleue. Voici pour vous, Mademoiselle Jeanne, la rose bleue du désert. Jeanne prit la fleur, la tourna entre ses doigts, la frotta contre sa joue, la tendit à son père. Mon père, ceci n'est pas une rose bleue, c'est une fleur en soie bleue, touchez-la. Charles froissa un pétale entre ses doigts, hocha la tête et rendit l'objet au Vicomte. Henri tourna les talons et sortit de la pièce d'un pas saccadé.

Les invités commençaient à échanger à voix basse. Le Comte Charles se gratta la gorge.

François de Gantois se présenta à son tour à l'entrée du salon. Les femmes le dévoraient des yeux. Mais Victor n'eut pas le temps de l'annoncer que déjà il se tenait devant Jeanne. Le jeune homme

fit une révérence, adressa un salut au Comte Charles et offrit à Jeanne un sourire charmeur et une fine fleur bleue.

La jeune fille approcha la fleur de sa joue puis l'éloigna, la retourna, scruta le dessous des pétales et fit mine de les déchirer. Le Comte Charles se raidit et adressa à sa fille un regard interrogateur. Mon père, ceci n'est pas une rose bleue, c'est une fleur en papier de soie bleue parfumée à la rose. Charles lui arracha la fleur des mains. Trois pétales déchirés tombèrent à ses pieds. Le visage de François se transforma d'un seul coup. Ses traits se durcirent au point de le rendre méconnaissable. Il sortit du salon à grande enjambée sous les regards faussement affligés des femmes qui bordaient le passage.

La tension montait, les invités regardaient fixement le Comte et sa fille. Jeanne était détendue, elle jouait malicieusement avec un ruban de sa robe. Charles était nerveux. Il sortit du salon pour interroger Ernestine. Il revint avec son air des mauvais jours et ordonna sans conviction à Victor d'annoncer les suivants.

S'ensuivit un défilé de prétendants tous plus embarrassés les uns que les autres. Ils apportèrent successivement une tasse ornée d'une rose bleue, une rose en tulle bleu, une rose en plâtre teinte en bleu, une rose en bois peinte en bleu, et même une rose en épluchures de pomme teintes en bleu! À chaque fois, Jeanne reprenait sa phrase: Mon père, ceci n'est pas une rose bleue mais... Charles détournait le regard sans même écouter la description qui suivait inmanquablement. La déception qui se lisait sur son visage creusait ses traits. Il se montrait maintenant impatient d'en finir. Que tout le monde parte, et qu'il puisse enfin avoir une bonne discussion avec chacune de ses filles! L'absence de son épouse lui pesa subitement beaucoup.

La foule des invités s'écarta à nouveau pour laisser passer un jeune homme que personne n'avait jamais vu. Il ne portait pas de costume, mais un pantalon de toile épaisse, des bottes de cavalier et une veste en velours brun. Ses cheveux étaient en bataille, coiffés par le vent. Ses yeux couleur noisette illuminaient un visage harmonieux. Les invités retenaient leur souffle.

Victor tenta de l'empêcher d'avancer, mais Jeanne se leva et lui fit signe d'approcher. Il salua le Comte timidement mais respectueusement et regarda Jeanne avec douceur. Elle lui adressa un tendre sourire. Sans prononcer un mot, il tendit à la jeune fille une branche de fleurs blanches. Charles se retourna immédiatement vers Édouard.

Jeanne sentit la fleur, la pressa contre son cœur. Voici mon père une belle grappe de roses bleues. Charles se leva d'un bond. La foule des invités entonnait un Oh d'étonnement. Mais ma fille, ces fleurs sont blanches et c'est de l'églantier! Édouard hochait déjà la tête pour confirmer et les invités s'approchaient au plus près pour voir ce que Jeanne regardait avec autant de bonheur.

Alors d'une voix claire et déterminée Jeanne répondit Eh bien pour moi, ce sont des roses bleues. Le comte Charles, abattu mais digne quitta le salon.

Malgré le joyeux brouhaha qui inondait la pièce, les invités du fond purent entendre des éclats de voix provenant de la serre. Les plus curieux aperçurent Mademoiselle Emma réajustant sa jupe et se frottant la joue. Elle courait derrière son père en pleurant.

Quelques mois plus tard, les invités du bal de printemps gravirent à nouveau les marches du perron de la Briandais, pour cette fois célébrer des noces. Ils bavardaient gaiement en commentant

la cérémonie religieuse qui s'était tenue une heure plus tôt dans la chapelle du château emplies de bouquets de fleurs blanches. Dans son discours, le curé avait malicieusement fait référence aux roses bleues, en abondance ce jour-là dans la maison de Dieu... Les invités avaient souri. Le comte Charles s'était figé. Au même moment, la porte de la chapelle avait grincé. Il y avait désormais deux places libres dans les rangées de chaises.



QUELLE ÂME EST SANS DÉFAUTS?



AU SORTIR DU BAL ELLE A PRIS SES CHAUSSURES DANS SES MAINS et couru jusqu'au pré pour s'y rouler d'amour.

Elle les a lancées dans les herbes et s'enlaçant des bras elle a gémi du plaisir de le revoir bientôt.

Il a dit des mots savoureux à son oreille; elle a copié des gestes dans les films et les magazines : les bras autour de son cou, caresser sa nuque, redescendre lentement vers ses épaules et sourire, surtout sourire en le regardant dans les yeux. Demain il avancera sur la route, elle courra, il sera beau, et la soulèvera dans les airs; elle rira et minaudera un peu avant que leurs lèvres s'écrasent se dévorent et s'étouffent. Ils voleront de chambre en chambre. Ils affoleront les bigotes de ce village où elle a grandi entre le prêtre et l'école privée. Il lui offrira des fleurs et des baisers. Elle lui donnera tout.

Il a pris un dernier verre, l'a regardée s'enfuir et sans perdre davantage son temps, il a remonté l'avenue jusqu'à l'hôtel de la gare. Demain le train est à 8h07.

Elle sentait la vanille et ses yeux noirs lui rappelaient ceux d'une femme qu'il avait aimée.

Il a dit "À demain" comme il aurait dit "À bientôt".

\*

Des femmes ploquant sous des sacs et des enfants à peine nés, des hommes aux visages brouillés de fatigue et de peur défilent sur un chemin de boue. La fumée des explosions, des ruines et des rues encombrées de gravats nous soufflent des désirs de main tendue. Porter l'enfant, soutenir la femme trop vieille pour cette marche, remplir les poches des enfants de bonbons et de biscuits, les faire rire d'une grimace, rassurer l'homme aux yeux mouillés, lui dire que tout peut se reconstruire.

On se surprend à essayer le coin des yeux. La colère nous dicte des mots puérils, inutiles; comme si tout cela avait quelque chose à voir avec la bonté ou la haine, la bienveillance ou la cruauté.

La télévision éteinte on se promet des actes de bravoure avant de s'endormir.

À ceux qui traînent muets dans les rues on apprend une langue qui les écorche. On donne des

manteaux, des boîtes de conserves mais on oublie l'ouvre-boîte. Leur sourire est humiliation et les coups pleuvent au bord des quais dans des villes du nord ou sur les rives d'une autre mer. On les préfère sur le chemin de boue avec femme et enfants : on les préfère au bord du gouffre pour se laisser une chance de les rattraper.

\*

Il avait de grands yeux noirs et des cheveux de jais. Il souriait du bout des lèvres et baissait la tête quand on lui parlait. Elle l'avait pris dans ses bras et mis au chaud entre ses seins. Elle l'avait bercé et caressé. Ses frères de lait, ses sœurs de lait ne le rudoyaient jamais. Il était "le petit". Ils ne demandèrent jamais d'où il était venu un jour d'automne pluvieux. Les cheveux plaqués au front, les pieds nus enrobés de boue, ils l'avaient trouvé assis dans un clapier, tout recroquevillé.

Alors, il avait poussé là, dans la cour de la ferme. Sa langue était restée figée mais ses mains et ses yeux, tout son corps racontaient : la coccinelle sur le fraisier, les libellules du bord de l'étang, un caillou blanc veiné de gris. À force de grandir sa gorge se déployait en cris sauvages qui effrayaient le voisinage.

Il courait avec les chiens dans la forêt et revenait déchiré de partout avec au fond des yeux des images furieuses. On dit à la femme de mieux le surveiller : il affolait le gibier et dénouait les collets au cou des lièvres piégés, il prévenait les bêtes pendant les battues. La mère souriait : ce sont contes de bonne femme "Il ne sait pas parler". Elle le lavait dans un grand tub au milieu de la cour lui chantait des airs qu'elle inventait au fur et à mesure. Les habits à peine enfilés il sautait dans ses bras grognant comme un chiot.

Un jour, il ne revint pas.

La mère chercha des nuits et des jours.

Les frères et sœurs se sentirent étrangement soulagés.

L'un d'eux garda longtemps, au fond de sa poche, la chaînette qui pendait au cou du sauvageon.

\*

Il a serré ses mains, reçu ses larmes ; il a versé du café dans les tasses ébréchées ; il l'a couchée sur le couvre-lit poussiéreux. Il a rabattu le manteau de laine graisseux sur ses jambes. Il l'a veillée et réveillée, baigné ses pieds. À l'aube il a pris le chapeau et la canne du vieux pour les jeter sur le tas de fumier. Elle l'a regardé sans frémir. Ils ont épluché les légumes et versé les épluchures sur le compost improvisé du jardin où les poules picorent. Il se rappelait le geste du pouce sur le couteau et le crissement de la peau décollée. Tête penchée sur son ouvrage elle coupait les patates et les carottes en morceaux tous égaux et sans même regarder les jetait dans la marmite prête à bouillir. Un "ploc" signalait la réussite du jet.

Il aurait voulu demander : la chute du vieux, le médecin renvoyé et le prêtre agenouillé sur les carreaux branlants de la chambre, l'agonie et les râles. Il fixait les mains gercées et habiles de sa mère, son front gris, les rides au coin de la bouche toujours muette. Son silence faisait taire les questions.

Il s'est souvenu des repas silencieux, des saouleries du père et ses retours de chien enragé. Les cris et les coups et puis le silence encore plus pesant. Ces nuits-là ne le laissaient pas dormir.

Il s'est souvenu des dimanches de pêche au frais des saules, des pommes au couteau. La mère tricotait.

Quand il était parti à la ville elle avait pleuré un peu, essuyé ses joues rouges du coin de son tablier.

Le père l'avait conduit à la gare. Il avait fixé la route comme s'il la découvrait. Il avait descendu le bagage et il était reparti sans un mot ni un regard.

La soupe cuit et la vapeur colle aux carreaux. La mère secoue son tablier et traverse la cuisine. En passant devant lui, elle marmonne "Tu sais, il l'a bien cherché".



## ONZE LETTRES ET PUIS S'EN VA



ERTAINES DE LA JUSTE VALEUR DU CHÂTIMENT, les pythies ont prédit la fin du monde. Ce sera un nouveau déluge, mais cette fois, point d'eau, point de feu, juste un peu de fièvre, une toux sévère, les poumons en vrac, trois petits tours et puis tchao! Le plus insignifiant des représentants du bestiaire terrestre, un des moins évolués de la création, doté du plus sale caractère qui soit, pugnace, atrabilaire, sournois, rusé comme pas deux, s'en est allé conquérir le Monde. Un serial killer, l'Attila des temps modernes, du genre de ceux qui émergent uniquement une fois tous les mille ans. Ne payant pas de mine avec ses bigoudis sur la tronche. Pourtant, c'est une merveille d'ingéniosité: il s'accroche comme un morbaque à l'humanité, répétant, au cas où nous l'aurions oublié, l'histoire de David et Goliath. Le petit, le moins-que-rien, contre les géants géantissimes aux pieds d'argiles: un remake.



N VOIT DÉJÀ LES CHEVALIERS DE L'APOCALYPSE parcourir la Terre, répandre la terreur et semer la mort à tour de bras en paiement de l'insouciance des hommes, si téméraires et tellement inconséquents. Rien ne semble pouvoir arrêter l'odieux animalcule. Et, pour l'instant, là où il passe, beaucoup trépassent, hélas.



RESSASSANT LEURS FAUTES VÉNIELLES, à défaut de s'en trouver de plus capitales, les mystiques, une espèce jamais en voie de disparition, celle-là, ont manqué d'à-propos sur ce coup, et de divination aussi. Millénaristes endiablés, mais pas biologistes pour un sou, ils ne l'ont pas vu arriver: les cons, comme dirait un de mes chers proches voisins. Les connards, donc, ont dû être frappés de myopie cérébrale, ou bien ils dormaient dans un coin dans l'attente du troisième millénaire. Vexés de s'être fait doubler par un moins-que-rien, ils ont sombré dans d'insondables prières, implorant le Créateur d'épargner ses enfants, eux bien sûr, et d'emporter les autres, tous les autres de préférence, les impies par définition. Ils ne sont pas concernés. Ils sont purs et dévots. Et puis, qui foutra les jetons aux autres en deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf et des brouettes s'ils viennent à disparaître... Faut pas dec tout de même! Alors, Sodome et Gomorrhe en "motion capture", avec Cyril Hanouna dans le rôle de Covid-19, dans "Il était une fois au pays des Virus" d'Ennio Leone, le célèbre metteur en quarantaine italien. Effrayant! Non, plutôt triste et navrant. Eastwantino aurait refusé le scénario: trop violent!



RDRES ONT DONC ÉTÉ DONNÉS à tous de se claquemurer chez soi, de se replier dans sa coquille, de rembobiner ses antennes, de planquer ses miches et de rabattre l'opercule protecteur de sa tanière pour se protéger du Monde infecté. La bête rôde et se gave. Combien de menus du

jour ingurgités avant qu'elle ne se mette un doigt au fond de la gorge, histoire de remettre le couvert? Les insoucians se gaussent, les craintifs se terrent, les autres attendent patiemment en tendant le dos. La bête rode et se gave, bis repetita. Elle finira par faire une indigestion, c'est dans la nature des choses.



UL N'Y ÉCHAPPERA, déplorent les pessimistes. Seuls les plus forts résisteront, brament les bravaches qui s'y assimilent forcément. On verra. On regrettera seulement que les salauds, les tortionnaires, les pourfendeurs d'hérésies supposées, les violeurs, les tyrans, les dictateurs, les rois de la gâchette, de la machette, les amateurs du gazage et autres vermines du même genre, les Bachar al Assassin et leurs émules ne soient pas les cibles privilégiées de leur collègue unicellulaire. Il y aura toujours des actes manqués. Il devrait y réfléchir un brin, le collègue mortifère, ça lui donnerait plus de panache: plutôt que de s'avancer en mode "Virenk" à l'insu du petit peuple, nettoyer la planète des méchants ça serait une belle action. On l'embrasserait presque. Hélas, faut pas rêver.

Il vient de loin, le bestiau: par charter, en classe touriste, affaire ou première. Il n'est pas regardant. Il a choisi la Trans Mondialisation Airways. Et débrouillard avec ça, le machin: comme les vols étaient bondés, il s'est fait tout petit petit pour ne pas déranger et surtout, sans sortir un rond des poches qu'il n'a pas. On a beau être minus, on n'en est pas habens pour autant.

Et le voici trotinant de-ci de-là, allant chez l'un, chez l'autre. Comme il se sent bien partout (il n'est pas difficile), il s'installe, il partage son temps avec tout le monde: premier, deuxième et troisième ou quatrième âge (on ne sait plus trop où il faut s'arrêter). C'est qu'il a de l'entregent, le gars. Il arrive à la dernière minute, toujours discrètement: à peine une petite toux gênée pour se signaler et puis, sûr de lui, il se met à fanfaronner à pleins poumons et c'est la fièvre du samedi soir; il devient la star, il fait monter le mercure et c'est l'apothéose en requiem majeur. On ne parle plus que de lui en privé, à la radio, à la télévision, même France Info s'y est mis en se prenant pour BFM... C'est dire qu'il est très très fort. Et il dislike mieux que quiconque en affichant un score sidéral d'amis que lui envierait Mister Buzzz.



LORS? ALORS OUI, voilà un immigrant encombrant dont on se passerait bien. Pas sûr qu'une ONG se plaigne de son sort. C'est le seul qui mérite d'être repoussé à la mer car lui, il porte le malheur et la destruction dans son sillage. Et ce n'est pas un barbu, il n'a pas de couleur de peau particulière, y cause pas non plus de ces langues pas bien de chez nous... Il est d'un banal, ma chère... Gare au gorille quand même (merci Georges). Alors il faut rouvrir la chasse (pour une fois, je suis pour) et le filer avec force trompetis trompetas pour lui signifier que les Zommes vont lui faire sa fête. Ils vont lui coller la pâtée, le foutre sur un dinghy foireux et le remorquer au large, très large, en espérant qu'il y coulera, profond profond, loin loin loin, dans une fosse abyssale à qui l'on demandera pardon plus tard de lui avoir fait ce cadeau empoisonné. Là, avec un peu de chance, il se fera broyer les miches avant de fondre dans le magma terrestre en fusion. C'est l'idée générale.

En attendant, on est dans la caouse. Ca de caca, et ouse, de bouse: caouse. En gros: les deux pieds dans la merde.



**V**IVONS ! MALGRÉ LES MAUVAIS AUGURES. Après tout, vivre, c'est tout de même ce que nous faisons le mieux : même emmurés, cloîtrés, engeôlés, séquestrés... Prisonnier chez soi. Les gars de Fleury apprécieront l'ironie de la situation. Bon. C'est quand même mieux que signer un bail emphytéotique six pieds sous terre entre quatre planches, bien qu'en cette période l'offre de la profession se soit diversifiée et modernisée. Ainsi, sur Amazpigeon, pour quatre mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf balles et quatre-vingt-dix-neuf pouïèmes d'Euro, on trouve des VDV (Véhicule du Dernier Voyage) avec tuning extérieur personnalisé, éclairage intérieur LED, kit multimédia comprenant un écran LCD quinze pouces courbe HD, barre stéréo six voies HD, elle aussi, trois prises USB3, une HDMI, une prise casque pour les durs de la feuille, une prise allume-cigare pour les invertébrés de la nicotine avec deux cendars intégrés, Internet haut débit et, le top du top, un GPS pour que la famille puisse localiser immédiatement la résidence du défunt sans se farcir la lecture de toutes les pierres tombales. Que du bonheur ! Une affaire ! Règlement par carte accepté évidemment : frais de port offerts ainsi que les poignées rétractables moulées en plastique biodégradable garanties sans paraben ni nanocomposants ; être écolo jusqu'au bout, c'est important !

Prisonnier chez soi, c'est pas marrant. Et reconnaissons que nous ne sommes pas tous égaux devant la loi Carrez. Quatre-vingt-dix mètres ou plus, carrés ou rectangulaires dans le quatorzième, c'est plus facile à supporter à quatre qu'un dix-sept mètres tordu sous combles dans le vingtième où l'on se tient debout seulement sur douze. Et vivre à la campagne, c'est infiniment mieux qu'à la ville, bien qu'il n'y ait pas de bus, de métro, de bouchon (mais il y a toujours de bonnes bouteilles sous le fagot), pas de microparticules non plus, mais des pesticides (faut bien être un peu solidaire)... Soyons compatissants avec nos frères urbains.



**M**MANQUABLEMENT, IL FAUT S'OCCUPER. Occuper les gosses, les ados, les adultes et les seniors (on répugne à dire les vieux de nos jours, mais pensons à Brel et ses vieux...). On a conseillé de se remettre à la lecture. Waouh ! La moyenne nationale va exploser et, en même temps, les DVD vont fondre à coup de rayon laser, les youtubeurs vont se péter les tympanes à coup de Db, les gamers vont avoir des yeux de lapins russes pour excès de console...

Mais peut-être redécouvrir ce que l'on n'a jamais découvert, domestiquer le temps dont on n'a jamais assez mais qui, en ces temps de prodigalité forcée, déborde de partout et dont on ne sait que faire, sinon vouloir le tuer. Paradoxe de l'absurdité des choses de la vie.

Et puis, imiter Fort Boyard en rêvant de perdre la grande sœur qui n'en peut plus d'être séquestrée dans un trou à mygales, non à scorpions, c'est plus fendard ; demander dans la famille Tête-à-Claque le petit frère et lui coller la torgnole de sa vie au point qu'un profil d'oreillon à côté c'est le CX d'une DS 21 Pallas ; pratiquer le boudage en série ; faire la fête aux autres ; se faire allumer en plein jour ; passer son coloc dans le vide-ordure haché menu menu menu ; rêver de divorcer parce que vivre 24h/24 avec l'autre c'est vraiment la galère ; foutre plein de piment de Cayenne dans la purée, histoire d'en cardiaquer un pour rigoler ; baiser avec un masque FFP2, des gants et une capote... Salut Dark Baiser ! C'est marrant la première fois, après on se lasse...

Ou alors, prendre son temps justement, celui que l'on n'a jamais, ou que l'on croit ne pas avoir, et regarder par les fenêtres de ses yeux ce que l'on est, qui l'on est réellement, regarder les autres. En profiter pour appuyer sur le bouton pause et observer la vie, si fragile, si précieuse que l'on dilapide trop souvent sans savoir. Retourner à l'essentiel, redécouvrir ce qui fait sens, apprécier la simplicité, prendre patience plutôt que de la perdre, réapprendre à aimer les siens, les autres, tout le monde.



RETROUVER SES BASES, faire *a minima* ce qu'il faut pour que le Gremlin hargneux, inconscient de ce qu'il nous impose, on l'espère, rebrousse chemin et se fasse oublier. Allez, ne soyons pas rancunier : un petit million d'années, ça ira bien... Hmm... Et en profiter pour se faire de bons petits plats genre : ce-qu'il-reste-sur-les-rayons-du-supermarché-pillé-tous-les-jours-de-la-semaine-sauf-le... En fait, il est siphonné tous les jours. Avantage pour le tenancier : c'est plus simple pour dresser l'inventaire et c'est mieux qu'à Noël, le foie gras en moins. On ne peut pas tout avoir. Alors, ça cuisine à fond les gamelles, ça bouillonne, ça mitonne, ça gouleye sec, demi-sec, avec ou sans bulles, blanc, rouge, rubis, rosé, ambré, doré : on n'est pas regardant. Avec mousse aussi pour les amateurs. Tout y passe, à condition de faire au moins douze degrés.

Se poser au milieu d'une tache de lumière ou contre un radiateur, s'enfoncer dans les coussins d'un bon gros fauteuil avenant, selon les jours ou l'humeur et rêver. Rêver à rien, rêver au plaisir d'être là. Râler contre la pluie, contre le soleil, contre les nuages, le froid, le chaud, l'absurde, entendre la mer, voir la montagne, résister à l'envie de se retrouver dans un embouteillage, relire Virus avec Spirou, Fantasio et Champignac en se gondolant, lire À la recherche du temps perdu, les mémoires de de Gaulle, San Antonio, tomber sur un Métal hurlant oublié, écouter les loups de Reggiani, Alors on danse de Stromae ou Mozart au choix... Ce n'est faire offense à personne, ni oublier la détresse des autres. Juste vivre.

Faudra penser à faire un peu de régime quand ça sera fini.



BLANC DANS NOTRE VIE, DONC. J'aime bien le blanc, les murs de notre maison sont blancs, l'intérieur est blanc aussi, ça fait mieux ressortir les choses. Le blanc, c'est la lumière, c'est un point de repère dans la pénombre. Le blanc illumine. Étonnamment je n'aime pas les horizons enneigés, je trouve cela... triste ! Ben oui, quoi ! Chacun a droit à sa petite névrose, non ? Jusqu'à présent le blanc d'une blouse hospitalière me portait au respect. Il signifiait bienveillance et "Vous êtes entre de bonnes mains". Aujourd'hui, blanc, ça signifie bien plus : bienveillance toujours, mais en plus abnégation, don de soi, sacrifice personnel, sourire aux lèvres en toutes circonstances, courage de cacher la peur de choper l'indésirable en nous sauvant. Ne rêverait-on pas d'être entre les mains d'une inconnue : Marie-Thérezzz ou bien Marie-Louizzz... ? Si admirables. Le blanc d'une blouse sera plus que jamais le symbole du courage et de l'altruisme de soldats sans fusil qui se battent chaque jour, sans relâche, pour nous, à nos côtés sans se plaindre. Une dette morale incommensurable leur est due à jamais.



AVOUSER, DONC, LE TEMPS QUI PASSE et nous préparer à des lendemains différents? Tout ne changera pas, ne soyons pas angéliques, comme dit si justement l'autre: chassez le naturel, il revient au galop. Non, c'est ventre à terre qu'il ramène sa fraise le plus souvent. Mais bon, pourquoi ne pas parier sur un désir de vivre un peu autrement, de changer de cap (c'est à la mode), même un tout petit peu, pour essayer. Ce serait déjà un grand pas. Rien n'est moins sûr cependant parce que les intérêts des uns sont rarement ceux des autres: l'America First! fera toujours des adeptes. Le sauve-qui-peut général témoigne contradictoirement de comportements généreux impensables il y a quelques jours et aussi, malheureusement, d'attitudes et de déclarations ineptes qui laissent planer le doute sur le passage à rebours d'une mondialisation fondée sur la consommation effrénée des biens et des valeurs vers une autre, plus respectueuse des valeurs morales et culturelles des nations et des peuples qui ont émergé sur cette Terre. C'est une histoire à écrire.

En attendant, parce qu'il reste de belles choses à voir, je planque chaque jour derrière la fenêtre de la chambre de mon gars où, derrière le volet à demi-rabattu, une paire d'écureuils a construit un nid. Ça va, ça vient, ça ne se décide pas, nous aimerions bien assister à la venue des petiots. J'ai commencé à tricoter la layette. Je vais faire une demande à Airbnb de leur accorder une ristourne sur la loc.

Allez, après le S, il n'y a plus de lettre. Alors, bon courage à tous et à bientôt sur ces ondes: Vive la France, Vive les Calepins! Popom pom pom pom pom pom poooooom popom...



## JE NE VEUX PLUS CLIQUER !

J'AI LA CHANCE D'AVOIR UN POTAGER. Je suis en train de l'agrandir en respectant la forme rectangulaire (qui rappelle... quoi déjà?). Je viens de transplanter des fraisiers rescapés, ils ont bien pris. J'ai respecté les mardis de mars sans travailler parce que le calendrier et ma fille disaient: nœud lunaire.

Ce matin, je désherbe autour des artichauts. Quatre beaux plants déploient leurs feuilles-fontaine dentelées. Sur les quatre, j'en ai planté deux, les autres ont germé tout seuls, d'une graine. Je n'ai encore jamais mangé d'artichauts de mon potager, je les laisse s'épanouir à cause de la couleur, bleu violine, des fleurs... et des poèmes qu'ils donneront.

Mes stagiaires de l'année, si elles viennent d'ici l'été, ce que j'espère, auront peut-être le plaisir de les voir. Le potager les attend et les projets éditoriaux aussi, puisque tout est mêlé..

Vais-je devoir, à partir de maintenant, avoir un potager rentable? (*¿Que rinda?*) Comme l'édition de poésie rentable, une chose pareille serait-elle possible?

Heureusement, le compost est très riche cette année. Je crois que c'est à cause du livre *Un Haïku pour le climat*, que j'avais mis à décomposer dedans. Le fait est que ça a marché, et ça me donne encore matière à réflexion.

Sur ce bon terreau, j'ai planté des épinards, des choux rouges (très belle couleur parme) et des salades achetées *in extremis* au marché de Beauvais samedi dernier. J'ai aussi planté des petits oignons rouges trouvés à l'épicerie turque de la Soie-Vauban. Si tout va bien: un petit oignon donnera un grand oignon! La rentabilité viendra du plaisir que j'aurai à les récolter, du temps que j'aurais passé à les arroser, des tranches très fines translucides et bicolores que je ferai, attentivement, avec mon couteau japonais bien aiguisé...

Pour les protéger du vent d'est très froid, je mets, la nuit, sur mes petites salades, un grand drap: celui qui me sert de nappe pour les salons du livre. Eh oui, tout se mélange en ce moment: les sillons et les lignes. Je bine un peu puis hop... je reviens écrire à la main dans mon cahier... Puis hop, je retourne un coup dehors où le ciel est très bleu, ce ciel dont parlait le poète Antonio Machado sur le bout de papier retrouvé dans la poche de son manteau après sa mort. Voici:

*Esos días azules  
y ese sol de la infancia*  
(ces jours bleus, ce soleil de l'enfance)

En enlevant les racines qui se mêlent à la terre, je pense très fort à mon frère Miguel, mon petit frère infirmier de 50 ans qui lutte contre le virus, à l'hôpital à Madrid.

Mais cette parole d'éditrice s'intitule *Je ne veux plus cliquer!*...

Car j'en ai marre de ces liens que je reçois, j'en ai marre de cliquer. Je veux de la page de papier ou de la page potager. Je veux toucher, humer, toucher le bord des pages et les tourner. Retourner la terre. Toucher ta joue. Les auteurs envoient leurs manuscrits par internet, lisent sur écran et ils voudraient des livres de papier. Parfois je me dis...

Le soir vous débranchez-vous? Regardez-vous les branches? Même par les fenêtres, on peut les voir. Il suffit de les ouvrir. On peut voir les arbres, on peut entendre les oiseaux, fenêtres fermées. Prêtez-vous attention? Toute la question est là.

Bonne surprise, la pivoine que je croyais disparue du jardin poussait ses petites griffes rousses dans l'herbe. J'en ai écrasé quelques-unes avec mes bottes. Je viens de libérer celles qui restent, pour qu'elles voient la lumière. Tout est possible, ouf. Éteindre les écrans, allumer les yeux... Ouvrir les livres! On peut même recopier des lignes bien écrites, copier des dessins des livres...

Mon frère Miguel vient de sortir de l'hôpital de Madrid. Il envoie une petite vidéo et j'ai bien sûr cliqué tout de suite pour la voir... Il neigeait par sa fenêtre.

Plouy-St-Lucien  
samedi 28 et mardi 31 mars

